

HORIZONS

PORTRAIT

Evgueni Khaldéï, grand témoin de l'URSS

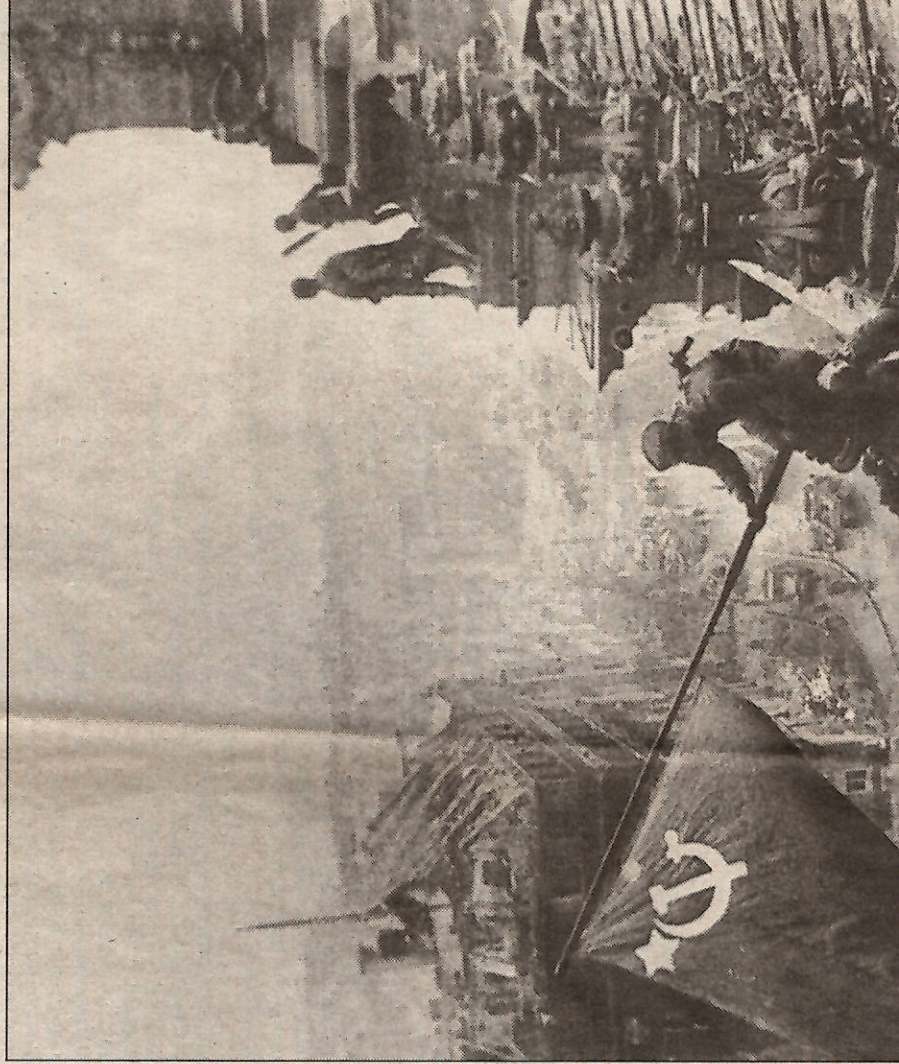
SA

16 / LE MONDE / SAMEDI 11 OCTOBRE 1997



LISE SARFATI

Ses photos sur l'armée rouge et le régime stalinien sont devenues des documents d'histoire. Photographe pour l'agence Tass, puis pour la « Pravda », il est décédé, lundi 6 octobre à Moscou, à l'âge de quatre-vingts ans



appris que j'étais envoyé à Berlin, j'ai fait confectionner trois drappeaux rouges à Moscou, par un ami tailleur juif. J'ai fait accrocher le premier à l'aéroport, le deuxième à la porte de Brandebourg, le troisième au Reichstag. » Ce dernier sera le bon. Dans la matinée du 2 mai 1945, Khaldéï recrute trois soldats soviétiques. « Je voulais que le soldat tienne le drapeau le plus haut possible. Pour éviter un accident, j'ai demandé à un autre soldat de lui tenir les pieds. »

Khaldéï ramène le fameux cliché le soir même à Moscou. Mais le directeur de l'agence Tass, Palgounov, remarque que le soldat qui soutient son camarade au drapeau porte une montre à chaque poignet. Pour le censeur, il est impensable de montrer des soldats soviétiques, grands amateurs de montres, en pilliers. Khaldéï devra gratter son négatif pour gommer l'anomalie... Une mise en scène ? Le mot l'agaçait. « Je cherchais ma composition, ma vision. Ces photos me sont apparues. » Il se qualifiait de photographe engagé aux côtés de ses « camarades soldats » et rappelait que, pendant la seconde guerre mondiale, tous ses frères et sœurs ont été massacrés par les nazis. « Les fascistes, en 1941, ont jeté vivants mon père et

reproduction de la photo prise par Evgueni Khaldéï, le 2 mai 1945, au Reichstag de Berlin. Un cliché his-torique, en noir et blanc, une de ces photos que tout reporter rêve d'avoir pris au moins une fois dans sa vie et qui vous colle une réputation : un soldat suspendu sur une corniche du bâtiment, le corps au-dessus du vide, face à Berlin en feu, accroché le drapreau soviétique. A l'époque, un sym-bol de victoire, l'histoire qui bascule, la fin du nazisme. Pour les diplomates, un document qui traduisait les relations complexes entre l'Allemagne et l'ex-URSS. Aujourd'hui, une des photos les plus marquantes du siècle.

Evgueni Khaldéï est mort, lundi 6 octobre, à Moscou, à l'âge de quatre-vingts ans. Il y a quinze jours à peine, des amateurs de photos ont pu croiser ce vieil homme fatigué, qui se déplaçait en chaise roulante, dans les cou-loirs du romantique Musée de la photographie de Charleroi - son dernier voyage -, qui lui consacre une rétrospective en soixante-dix photos, jusqu'au 30 novembre. « Il y avait plein de jeunes pendant le vernissage, pour qui Hitler et Sta-

« Pour le peuple, une apparition de Staline, c'était comme une apparition du Christ, il ne s'agissait pas de loupier la photo. D'autant que, à l'époque, le photographe n'avait droit qu'à une plaque »

line ne disaient pas grand-chose, explique Georges Vercheval, directeur du musée. Ce fut pour eux une leçon de choses. Quand ils ont vu Khaldéï, ils l'ont applaudi spontanément. »

Le photographe avait, accrochées sur le revers de la veste, les médailles du Mérite accordées par Staline et Brejnev, et celle de chevalier des Arts et Lettres reçue à l'occasion de sa redécouverte, en septembre 1995, au festival Visa pour l'image de Perpignan, le rendez-vous mondial des photogra-phes. Au-delà du cliché du Reichstag, Khaldéï était le photo-graphie de Staline et de la seconde

échange au cliché ; le maréchal Goering s'expliquant au procès de Nuremberg devant deux GI en uniforme ; la conférence de Potsdam réunissant Staline, Truman et Churchill. On doit à Khaldéï le portrait le plus connu de Staline, brandissant un gamain au stade Dynamo de Moscou, en 1946 : « Pour le peuple, une apparition de Staline, c'était comme une apparition du Christ, il ne s'agissait pas de loupier la photo. D'autant que, à l'époque, le photographe n'avait droit qu'à une plaque. Il n'était pas question de "mitrailler" les dis-garants », expliquait Khaldéï à Marc-Henri Wajnberg, dans un film documentaire diffusé en juin sur Arte.

KHALDÉÏ était fier de ses médailles. Ce n'est pas la moindre des épingles du personnage. Ce communiste convaincu, ce produit du régime soviétique, a, en effet, été maîtrisé par un pays qu'il a soutenu jusqu'à sa dislocation. Parce qu'il était juif, Khaldéï est né avec le communisme, en 1917, en Ukraine. Le jour même de son premier anniversaire, en mars 1918, sa famille est victime d'un

pogrom dans la ville ukrainienne de Louzovka. Une balle lui traverse le corps avant de tuer sa mère qui le tenait dans ses bras pour le protéger. Après quatre ans d'école communale - son unique formation -, cet autodidacte, par ailleurs manœuvre en usine, fabrique un appareil avec du carton et « les verres de lunettes de [sa] grand-mère ». Il envoie ses premières images à l'agence Tass au milieu des années 30, avant de s'installer à Moscou, en 1936, intégrant l'agence officielle. C'est en tant que soldat et photographe qu'il suivra la progression de l'armée rouge à partir de 1941 avec

EVGUENI KHALDÉÏ



un appareil Leica, un objectif de 35 mm acheté à un brocanteur soviétique, et « 100 mètres de pellicule ».

Membre du Parti communiste, Khaldéï devient un photographe du régime stalinien. Mais, en 1948, le photographe subit de plein fouet l'antisémitisme remis au goût du jour par Staline sous couvert de campagne contre le « cosmopolitisme ». Ses formidables images de la guerre et sa solide réputation n'y pourront rien. Il est licencié sans ménagement par l'agence Tass, reste sans travail pendant des mois, avant d'être réintégré dans une petite revue syndicale. Ce n'est qu'en 1957, quatre ans après la mort de Staline, qu'il est embauché par la Pravda, prenant pendant quinze ans « des images positives » de propagande. « Je n'ai jamais photographié un misérable dans la rue, ça ne m'est même jamais venu à l'idée », disait-il encore sur Arte. Et pourtant il est à nouveau licencié en 1972 par un cadre de la Pravda, qui lui lâche le sinistre mot : « Tant que je serai ici, il n'y aura pas de place pour les juifs. » Et Georges Vercheval de commenter : « Il était pris dans le système soviétique, il y a cru. Il en a souffert. Il m'a confié que le régime avait commis quelques "erreurs" à son égard, mais que la révolution devait avancer. C'était fou. »

AP PHOTO/JOE ROSENTHAL/BOOMERANG PRESSE



Pour sa photo prise le 2 mai 1945 au Reichstag, Evgueni Khaldéï s'était inspiré du cliché de Joe Rosenthal représentant des GI qui plantent le drapeau américain sur l'île d'Iwo Jima, le 23 février 1945. Les deux photographes rencontrés au festival Visa pour l'image de Perpignan en 1995.

fournissent d'informations, des cadres directs, parfois imprégnés de modernisme, notamment dans ses portraits serrés. Khaldéï se considérait d'abord comme un journaliste. « Il manipulait sans ménagement ses tirages ; j'étais étonné de voir comment il les chiffonnait », dit Georges Vercheval.

Ce petit homme volubile nous avait raconté, avec une impressionnante précision du détail, chaque image prise il y a cinquante ans : une vieille dame qui surgit de nulle part devant Mour-mansk en feu ; des habitants entraînés de bronzer devant Sébastopol détruite ; la libération de Belgrade en 1944 ; deux juifs survivants, l'étoile jaune cousue sur le manteau, à Budapest en janvier 1945 ; une famille entière nationale-socialiste qui s'est donnée la mort, sur un banc public de Vienne en 1945... Et puis, la plus émouvante, un portrait de quatre

seulement la nuit, les avions étaient légers, en bois. Elles montaient haut dans le ciel, coupaient des lignes allemandes pour jeter leurs bombes. Les Allemands les surnommaient « Les sorcières de la nuit ». Beaucoup d'entre elles ont été abattues. Je me souviens des vingt-six visages de celles qui ne sont jamais revenues. »

Mais c'est évidemment pour son cliché du Reichstag que Khaldéï était le plus prolixe. Ce n'était pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire, un instantané. Quelques mois auparavant, le photographe avait vu dans la presse soviétique la fameuse image de Joe Rosenthal représentant des GI qui plantent le drapeau américain sur le rocher d'Iwo Jima, une île du Pacifique arrachée aux Japonais le 23 février 1945. « J'ai rêvé d'en faire au-tant », nous a-t-il confié. Et de ra-

rencontre au sommet et un grand moment d'émotion quand, lors la soirée du vendredi 8 septembre 1995, tous deux sont montés sur la scène du Campo Santovatonnés par deux mille spectateurs debout, alors que leurs documents - Berlin et Iwo Jima - leurs deux drapeaux - soviétique et américain - étaient projetés sur l'écran géant. Et ces deux dix minutes de tomber dans les bras l'un de l'autre, tant ils avaient beaucoup à partager. Deux juifs. Deux photographes d'agences tentaculaires, Associated Press pour l'un, Tass pour l'autre, qui les ont relégués, un demi-siècle durant, aux oubliettes de la photographie.

A la fin de sa vie, Evgueni Khaldéï vivait dans un modeste studio de 15 mètres carrés à la périphérie de Moscou. Jean-François Leroy, le directeur du festival Visa à Perpignan, lui avait rendu visite « Il vivait misérablement, avec une pension de retraité de Tass de 400 francs par mois. On a bu trois bouteilles de vodka en deux heures. Il m'a montré ses négatifs, en piteux état, coincés entre deux plaques de verre et empilés dans des boîtes de chaussures tenues par du Scotch. Il devait rabattre une planche fixée au mur, au-dessus du lit, pour y installer son agrandisseur et ses cuvettes pour les tirages. » Et de commenter : « Khaldéï était un nostalgique du communisme que la libéralisation du régime a laissé sur le carreau. »

Mais ses images sont bien là qui, disait-il avec pudeur, « ont vécu en dehors de moi ». Son cliché du Reichstag a été pillé, détourné, exposé, publié dans les journaux du monde entier, manuels scolaires, livres, sans que leur auteur, le plus souvent, ne soit payé. « La photo a même été publiée avec une autre signature que la sienne », s'indigne Jean-François Leroy. Et l'on peut présager que des « vau-tours », des marchands et agences, qui n'ont pas fait grand-chose pour aider Khaldéï de son vivant vont maintenant se précipiter à Moscou pour tenter de commercialiser une œuvre inestimable. Khaldéï avait d'ailleurs lâché une phrase prémonitrice : « En Occident, j'aurais été milliardaire. »